

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montreal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

SAINTE-ISIDORE, 15 avril.
 CHRONIQUE D'OCÉANIE ET PROVINCIALE: Ordination à la cathédrale; la fête de Pâques à Montréal; première consécration des zéloteurs du Sacré-Cœur de Jésus; œuvres diocésaines du diocèse de Rimouski; *Bibliographie*.—LE CLERGÉ CATHOLIQUE EN CANADA, extrait de la *Revue des Deux-Mondes*.—LA QUESTION SOCIALE ET LES CATHOLIQUES.



SOMMAIRE

—LE CARDINAL CZACKI.—N.-D. DE PONTMAIN, Mayence, France.—ELECTION DES CANDIDATS A LA SUCCESSION DE MGR MACCADE A DUBLIN.—LES ABRUTIS ILLUSTRÉS & LES ABRUTIS GROSSIERS, par le P. La cordaire.—La BASILIQUE DU VŒU NATIONAL, à Montmartre, Paris.—PERSÉCUTION EN CHINE.—Le Vieux Musicien, par Marthe Lachèse.—Décès de la semaine.

LE NUMÉRO

2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an payable d'avance,

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

LE NUMÉRO

2 cents

Permis d'imprimer: † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
 MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.

Bureaux: No 20, rue Saint-Vincent

MONTREAL.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	12	AVRIL.	—Sainte-Croix. (Sœurs Grises.)
MARDI,	14	“	—Ecole Normale.
JEUDI,	16	“	—Congrégation N.-Dame.
SAMEDI,	18	“	—Bon Pasteur.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	12	AVRIL.	—1er Dimâ le après Pâques.— QUASIMODO, double majeur, ornements blancs. <i>En ce jour on annonce la fête de la Sainte-Fa- mille pour le dimanche 19. Le soir à l'Angelus on sonne la fin des Pâques.</i>
Lundi,	13	“	— STE HERMÉNÉGILDE, M., semi-double, orn rouges.
Mardi,	14	“	— ST JUSTIN, M., double, ornements rouges.
Mercredi,	15	“	— ST ISIDORE, E. D., (4) double, ornements blancs.
Jeudi,	16	“	— ST LÉON, P. D., (11) double, ornements blancs.
Vendredi,	17	“	— ST ANICET, P. M., semi-double, ornements rouges.
Samedi,	18	“	— DE L'IMM. CONCEPTION, semi-double, orn. blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHÉDRALE.—Vendredi 17, à 9 h. a. m., Procession et grand'messe, —
pro tempore belli.

ASILE DE LA PROVIDENCE.—Salut tous les dimanches.

COUVENT DE LA MISÉRICORDE.—Salut tous les dimanches

SAINT ISIDORE, Docteur de l'Église.

15 AVRIL,

La ville de Carthagène fut la patrie d'Isidore, le plus illustre docteur de l'Église d'Espagne ; il eut pour frères saint Léandre de Carthagène, saint Fulgence de Séville, et pour sœur sainte Florentine : son père Sévérien était gouverneur de la province. Il se consacra dès sa jeunesse au service de l'Église, et il se prépara aux fonctions du ministère par une application soutenue aux exercices de la piété et à l'étude des sciences sacrées et des lettres humaines.

Isidore combattit de bonne heure pour la cause de la vérité : il s'unit à son frère, saint Léandre, pour travailler à la conversion des Visigoths, maîtres de l'Espagne, infectée de l'hérésie arienne ; il eut si grande part à la victoire de la vérité sur l'erreur, qu'il faillit devenir la victime de la fureur des hérétiques. Saint Léandre étant mort, il fut choisi pour lui succéder sur le siège de Séville ; sa répugnance d'accepter un tel honneur fut vaincue par le roi, Récarède le Catholique, et sa nomination fut confirmée par le pape Grégoire le Grand, qui l'institua son vicaire en Espagne.

Le zélé pontife s'appliqua fortement à rétablir la discipline dans les églises de son pays, et il fut l'âme des conciles qui se tinrent à ce sujet. Ses travaux furent innombrables, sa constance à toute épreuve ; nul ne saurait dire son humilité, sa miséricorde, sa charité ; ses écrits furent si nombreux et si beaux, que les Pères du huitième concile de Tolède l'appellent le *docteur excellent, la gloire de l'Église, le plus savant homme des derniers temps* ; et saint Léon IV écrivait qu'on doit s'attacher à sa parole comme à celle de Jérôme ou d'Augustin.

Les infirmités de la vieillesse ne prirent rien sur le zèle ni sur la ferveur de saint Isidore. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, qu'il avait prédite, ainsi que l'invasion des Maures en Espagne, il se rendit à l'église avec deux évêques, dont l'un le couvrit d'un cilice, et l'autre lui mit de la cendre sur la tête ; puis il se prosterna au pied des autels, et il reçut la communion ; ensuite il exhorta le peuple à une charité parfaite, distribua aux pauvres l'argent qui lui restait, et remit à ses débiteurs leurs dettes. Après quoi il retourna dans sa maison, où il mourut en paix, le 4 avril 636.

Son corps fut enterré dans la cathédrale de Séville. Transporté, en 1063, par les ordres de Ferdinand Ier, roi de Castille, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Léon, il y est resté jusqu'à nos jours. Les diocèses de Léon et de Séville l'honorent comme patron principal.

Réflexion. — Être noble, être savant, être saint, quelle gloire ! Ayons au moins la dernière, la plus belle, la seule qui dépende de nous.

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE

Ordination faite à la cathédrale par Mgr l'évêque de Montréal, 4 avril 1885. (Samedi saint).

Prêtrise.—M. J. A. Crowley, *Grand-Rapide.*

Les offices du saint jour de Pâques, le grand jour, le jour de la résurrection du Sauveur, ont été célébrés avec la plus grande solennité dans toutes les églises de la ville, au milieu d'un immense concours de fidèles.

A la cathédrale, Sa Grandeur, assistée de MM. Maréchal, Leblanc et Harel, a officié pontificalement à la grand'messe.

Le sermon a été prêché par M. l'abbé Emard ; le texte était : *Triomphe du Christ et du chrétien dans le mystère de la Rédemption.*

Après la grand'messe, Sa Grandeur a donné la bénédiction papale. Cette cérémonie si imposante, à laquelle est attachée une indulgence plénière et qui n'a lieu que trois fois par an, a vivement impressionné les nombreux fidèles qui ont eu le bonheur de la recevoir.

Mgr de Montréal a officié pontificalement, le soir, aux vêpres.

Nous lisons dans la *Petite revue du Tiers-Ordre* :

“Vendredi, 6 février dernier, a eu lieu à l'église du Gesù, la première consécration des zélateurs du Sacré-Cœur de Jésus.

“Le Père Turgeon, S. J., directeur de l'Apostolat de la prière, a présidé à la cérémonie. Il expliqua d'abord les devoirs des zélateurs! Jésus s'est choisi sur la terre quelques âmes d'élite auxquelles Il confie la belle mission de faire connaître les trésors de miséricorde et d'amour renfermés dans son divin Cœur. Heureux ceux qui sont élus, car, Il ne leur promet rien moins que les joies du ciel. Le zélateur du Sacré Cœur, qui remplit fidèlement ses devoirs, est donc un prédestiné, il ne peut pas se perdre, puisqu'il en a la promesse spéciale de Dieu.

“Vingt-trois zélateurs firent leur acte solennel de consécration. Puis le révérend père directeur leur distribua l'insigne, le diplôme et le livre des règlements en récitant les prières prescrites.

“Cette consécration sera bientôt suivie d'une autre, le nombre des zélateurs augmentant d'une manière consolante.”

Le *Messenger de Sainte-Anne* annonce que selon le rapport publié par Sa Grandeur Mgr de Rimouski, le diocèse a souscrit en 1884 la somme de 3282.87, aux différentes œuvres diocésaines : Propagation de la Foi, \$413.22 ; Association de Saint-François de Sales, \$1023.13 ; Bourses du Séminaire en faveur d'ecclésiastiques pauvres \$209.19 ; Saints Lieux, \$292.32 ; Ecoles sauvages du Nord-Ouest et du Labrador, \$219.46 ; Denier de Saint-Pierre, \$271.32 ; Incendies de la Pointe-à-la-Frégate, \$124.08 ; Eglise de Sainte-Anne de la Pointe-au-Père, \$163.78 ; Sainte-Enfance, \$266.37.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir de Mme Ve Casterman, libraire-éditeur à Tournai, Belgique, deux petits volumes d'une grande utilité pour tous les Tertiaires, et pour les pieux fidèles qui se sentent attirés vers le Tiers-Ordre.

L'un, **Petit Manuel du Tiers-Ordre**, par le R. P. HILAIRE, d'Anvers, a pour but de mettre à la disposition de chaque famille franciscaine un Manuel *unique*, à l'usage de n'importe quelle juridiction. Le livre que nous annonçons comprend d'abord ce qu'on peut appeler le *Manuel pontifical* puisque il ne se compose que de documents pontificaux : l'Encyclique, la constitution et le cérémonial du Tiers-Ordre, traduits de la main même du Souverain Pontife. C'est donc une édition officielle qui doit remplacer toutes les autres.

Le R. P. HILAIRE y a ajouté quelques explications, un calendrier combiné des fêtes dans les familles franciscaines, et un catalogue détaillé et annoté des indulgences.

Le second ouvrage, **Exercices de piété**, à l'usage des Tertiaires, par le même auteur, contient un choix d'exercices et prières composées par le séraphique père saint François d'Assise ou par les Saints et vénérables des trois Ordres Franciscains. Les Tertiaires y trouveront aussi les prières du matin et du soir, l'office de la sainte Vierge d'après le rit romain, le chemin de la croix, des litanies et d'autres dévotions.

Ces deux volumes portent l'approbation de l'Ordre des Frères-Mineurs Capucins et l'*imprimatur* de Mgr l'Evêque de Tournai.

LE CLERGE CATHOLIQUE AU CANADA.

La *Revue des Deux Mondes* vient de publier une série d'articles sur le Canada. Nous en détachons le passage suivant, qui est un magnifique hommage rendu au patriotisme du clergé canadien :

“ La liberté religieuse marche à côté de la liberté d'enseignement au Canada. Point de budget des cultes : chaque confession entretient elle-même ses ministres, ses églises, et l'Etat ne connaît pas plus le clergé, les Congrégations, pour les protéger que pour les tracasser ou les persécuter.

“ Ils peuvent, comme les autres citoyens, fonder une université, un collège, une école, vendre, tester, acquérir par donation ou autrement. Toutefois le prêtre canadien-français prélève sur l'habitant une sorte d'impôt, la dîme, ou le vingt-sixième de toutes les récoltes, mais il suffit pour s'en décharger, de déclarer qu'on n'appartient pas à la religion catholique.

“ Cette coutume, restée populaire dans ces campagnes patriar-

cales, a donné naissance à un singulier usage qui permet à l'habitant d'exercer contre son curé de fructueuses représailles.

“ Il n'est pas rare de rencontrer des familles de vingt, vingt-cinq et même trente enfants ; à peine le vingt-sixième est-il né, on le porte en grande pompe au presbytère et voilà le curé chargé à son tour de payer la dime, car il devient son parrain, et doit le nourrir, l'élever à ses frais, et l'amener à âge d'homme.

“ Si, du reste, l'habitant accepte joyeusement cet impôt, s'il s'est habitué à voir dans son curé un ami, un conseil, le véritable magistrat de sa paroisse, c'est que celui-ci a toujours travaillé, lutté à ses côtés, c'est qu'aujourd'hui il ne cesse de lui donner l'exemple et se montre grand bâtisseur, grand défricheur, grand éducateur. Il est des prêtres comme les curés Labelle et Racine, qui ont réalisé des prodiges, en installant, dans les régions les plus reculées, au péril de leur vie, des colonies aujourd'hui florissantes. Allez à l'Ouest ! répétait sans cesse Greeley aux Américains ! Allez au Nord, Canadiens-Français et catholiques ! dit le Père Labelle, avec une clairvoyance toute prophétique ! On doit le reconnaître avec M. Etienne Parent, ce clergé ne s'est pas contenté de prier du haut de la montagne, il est descendu dans la plaine pour combattre les combats de la religion et de la patrie ; il a construit cette nationalité avec une sorte de ciment providentiel, en la confondant avec la religion, si bien qu'aux yeux des Canadiens, être mauvais catholique, c'est être mauvais Français.

C'est encore grâce à lui que les tribus sauvages ont à jamais enterré la hache de guerre, accueillent pacifiquement les visages pâles, et que l'administration les traite avec bonté, les assiste pendant l'hiver, respecte leurs territoires de chasse et de pêche, fonde pour elles et entretient des écoles où les enfants indiens apprennent, avec leur propre idiome, les éléments du français et de l'anglais. De là son influence si considérable.

LA QUESTION SOCIALE ET LES CATHOLIQUES

La question sociale, question des rapports entre le capital et le travail, entre l'ouvrier et le patron, peut être, à bon droit, considérée comme la plus importante et, en même temps, la plus difficile à résoudre.

“ Seule l'Eglise, comme l'a proclamé récemment Sa Sainteté Léon XIII, a le secret des difficiles problèmes sociaux qui agitent le monde”. C'est donc aux patrons chrétiens, à ces chefs d'industrie qui veulent remplir tous les devoirs d'un véritable catholique, à suivre fidèlement les enseignements de l'Eglise sur cette question, et à les mettre sérieusement en pratique dans leurs usines, dans leurs ateliers, dans leurs magasins,

Pour être un véritable catholique, le patron ne doit pas se contenter de pratiquer la charité, de participer à de bonnes œuvres, de suivre assiduellement les offices de sa paroisse, de s'approcher fréquemment des sacrements ; l'Eglise lui demande plus encore, elle lui impose vis-à-vis des ouvriers des devoirs qu'il est tenu d'accomplir s'il veut être réellement catholique.

Il doit avant tout être bien convaincu qu'il n'est pas dégagé envers ses ouvriers lorsqu'il a régulièrement rémunéré ces derniers par un salaire. Au-dessus de cette simple notion du droit, existe la notion chrétienne du devoir, du sacrifice désintéressé qui fait que le patron comprend qu'il n'a pas seulement à payer plus ou moins cher le travail de l'ouvrier qu'il emploie mais qu'il a, en outre, vis-à-vis de lui de graves et sérieuses obligations morales à remplir.

Le patron catholique doit être pour ses ouvriers comme un père attentif et non comme un maître égoïste. Il doit veiller sur eux, s'occuper de leurs besoins matériels et moraux, leur rendre le travail facile et agréable, leur donner constamment l'exemple de la justice, de désintéressement, des pratiques religieuses, et entretenir avec eux des rapports maintenus non seulement par des obligations forcées d'intérêt, mais aussi et surtout par des devoirs réciproques et une sympathie mutuelle.

Dieu a tellement voulu honorer le travail qu'il a fait de Jésus et de Joseph des travailleurs gagnant leur pain à la sueur de leur front. Il nous a donné en eux le parfait modèle du patron et de l'ouvrier. Jésus était obéissant et travailleur ; mais Joseph était juste et bon. Voilà le modèle que doivent toujours imiter le patron et l'ouvrier. Mais le patron doit donner l'exemple, car son lot est le meilleur, et à Montréal surtout, dans cette ville fondée pour la plus grande gloire de la sainte Famille, le patron, s'il veut être catholique, doit suivre d'aussi près que possible l'exemple de Joseph.

En France, où se rencontrent tant de bonnes œuvres et de vertus à côté de tant d'œuvres funestes et d'irrégion, les chefs chrétiens d'industrie ont compris dignement leurs devoirs ; les extraits suivants d'un article d'un journal républicain de Paris, *l'Evénement*, en sont une preuve :

“ Les catholiques ont depuis quinze ans mis hardiment le pied sur le terrain d'une pratique nouvelle et offert à leurs coreligionnaires d'autres remèdes que des promesses. Ils se sont proposé d'établir entre les entrepreneurs et les travailleurs, entre les riches et les prolétaires, une sorte d'association fraternelle destinée à maintenir l'harmonie entre eux et à faire participer légitimement les seconds aux avantages de la situation des premiers ; ils ont même entrepris de reconstituer les anciennes corporations, sous la forme de vastes familles professionnelles.

“ Le socialisme chrétien aura donc, au moins, rendu à l'esprit moderne ce service de mettre en relief le point capital de la question sociale ; ce n'est pas le seul qu'on lui doive, car il a, en outre,

montré ce que peuvent l'initiative individuelle, les efforts personnels, privés du secours de l'Etat, ce vieux et universel protecteur que tous les réformateurs implorent, sans se rendre compte qu'il fait toujours l'aumône avec l'argent d'autrui, et que toute prébende nouvelle qu'il accorde a pour conséquence fatale une augmentation de charges pour tous...

“ Enfin, le socialisme chrétien a, en quelque sorte, reconstitué la corporation, sous la forme de syndicats de patrons et d'ouvriers appartenant aux mêmes professions, formant deux groupes distincts concourant également à l'administration, et sous la forme de comités d'arbitrage composés d'hommes notoirement dévoués à la classe laborieuse, chargés de concilier ou de juger les difficultés qui peuvent surgir entre les patrons et les ouvriers.

“ Le socialisme chrétien n'est donc pas un thème à déclamations, une théorie vaine et inféconde, une forme nouvelle du verbiage charlatanesque ; il est déjà fertile en résultats ; il a certainement amélioré le sort et élevé le niveau moral de ceux qui le pratiquent. ”

LE CARDINAL CZACKI.

Le cardinal secrétaire d'Etat étant souffrant et voulant dit-on, résigner son mandat, on a beaucoup parlé dans les journaux du cardinal Czacki comme son successeur probable.

Le *Moniteur de Rome*, après avoir dit qu'il est douteux que l'Eminentissime Cardinal accepte ces hautes fonctions surtout à cause de la faiblesse de sa santé, donne de nombreux détails sur son Eminence, nous les reproduisons comme renseignements :

“ Esprit souple, mais très ferme sur les principes, l'ancien nonce de Paris a toujours cru qu'on ne doit jamais vivre en dehors de la société ni la laisser aller à l'abîme. En même temps il a toujours été d'avis qu'il faut, autant que possible, vivre en paix avec les gouvernements et qu'on doit leur faire des concessions qui ne touchent pas aux principes.

“ Il sait parfaitement répondre à ceux qui l'accusent d'ignorer les traditions de l'Eglise. Si par le mot *tradition* on veut dire *routine*, certes le cardinal l'ignore, mais il n'ignore pas que la vraie tradition dans l'Eglise a été de tout temps celle de savoir se maintenir intacte, aussi bien dans la prospérité que dans des époques de troubles et de savoir s'accommoder dans toutes les circonstances avec tous les hommes.

“ Il suffit de se rappeler l'époque de sa nonciature à Paris pour voir comment le cardinal Czacki a su suivre la tradition. Que n'a-t-on pas dit alors contre le nonce ? On l'accusait de faire la cour aux hommes du gouvernement, d'être trop accommodant avec tout

le monde et de trahir en quelque sorte les intérêts de l'Eglise. Eh bien, quelle a été sa réponse à toutes ces accusations ?

“ Il a répondu qu'il voulait le maintien du Concordat et la conservation de l'Eglise en France. Les évêques sont à leur place ; les curés, les desservants accomplissent leur besogne avec zèle et énergie, les ordres religieux existent encore.

“ L'ambassade auprès du Vatican est maintenue et le président du conseil lui-même est obligé de déclarer qu'il faut respecter la force morale de la Papauté et admirer Léon XIII au lieu de lui faire la guerre. N'est-ce pas le plus grand ennemi du clergé, M. Gambetta, qui a le premier reconnu cette influence ? Et plus tard M. Andrieux, désavouant son passé, n'a-t-il pas reconnu avoir mal agi en expulsant les ordres religieux ? N'a-t-il pas déclaré qu'il ne fallait pas combattre le clergé et son auguste chef ? Ne sont-ce pas là de très précieux résultats ? Que n'a-t-on pas cependant dit contre le Nonce parce qu'il avait osé dîner avec ces messieurs ?

“ Le nonce savait que bien avant lui un autre représentant du Pape, le grand Consalvi, avait osé dîner chez le premier consul, le jour même où celui-ci avait refusé de ratifier le Concordat. Le nonce avait dit alors au premier consul qu'une rupture avec le Saint-Siège était inévitable. Le résultat de ce fameux dîner fut la signature du Concordat tel que le désirait Pie VII ; et le rétablissement des rapports avec le Saint-Siège. Il faudrait donc étudier un peu l'histoire avant d'accuser aveuglément les représentants du Pape, et alors on verrait que ce ne sont pas les accusés, mais les accusateurs qui ignorent les grandes traditions du passé.

.....
“ Ancien élève et ami intime du cardinal Franchi, Mgr Czacki peut seul suivre sa politique, qui, tout en sauvegardant les intérêts du Saint-Siège, savait éviter autant que possible les froissements et se prêtait à toutes les concessions compatibles avec la dignité et les principes de l'Eglise.

“ La force morale de la papauté, disait un jour à Paris le nonce Czacki, c'est certes une grande force ; la plus grande entre toutes. Je la compare à la force de la vapeur, la plus grande force connue.

“ Mais, afin que celle-ci puisse exercer toute son influence, il lui faut de bonnes machines. Or, en ce qui concerne la force morale de la Papauté, ses machines sont les gouvernements.

“ Il faut donc tâcher que ceux-ci soient bons et, s'ils ne le sont pas, il faut les rendre tels.”

La vie humaine est un livre ouvert, où, chaque ligne, on lit la justification de la loi du Seigneur.

“ Pourquoi redouterions-nous d'approcher de Marie ? Il n'y a rien d'austère, rien d'effrayant en elle ; elle est la *douceur même*.”
(S. Bernard)

NOTRE-DAME DE PONTMAIN, MAYENNE, FRANCE.

La dévotion à Notre-Dame de Pontmain est assez récente ; elle remonte seulement aux premiers jours de 1871 ; voici ce qui y a donné naissance.

C'était pendant les derniers jours de la guerre franco-prussienne ; la France envahie se débattait sous l'étreinte d'un ennemi victorieux par le nombre, et on pouvait craindre l'annéantissement de notre ancienne mère-patrie. Mais la sainte Vierge veillait sur elle, et Elle voulut annoncer Elle-même la fin de cette guerre terrible.

Sous les traits d'une belle dame, vêtue d'une robe bleue, étoilée d'or, portant sur sa tête un voile noir, elle apparut d'abord à deux petits garçons de Pontmain, dont les frères qui étaient soldats, s'étaient donnés à la sainte Vierge avant de rejoindre leur régiment. Une seconde apparition eut lieu devant deux petites filles qui étaient venues rejoindre les deux petits garçons. Dans ces apparitions, Marie recommandait à ces enfants d'avoir confiance en sa bonté, en sa protection sur la France ; et les avertissait que bientôt les malheurs de leur patrie prendraient fin. Quelques jours après, en effet, l'armistice avec la Prusse était signée, et la France commençait à respirer.

Depuis lors de nombreux pèlerinages se sont succédé à Pontmain où une chapelle fut d'abord érigée sur le lieu de l'apparition ; plus tard cette chapelle fut remplacée par une magnifique basilique. C'est dans ce sanctuaire vénéré qu'a eu lieu la guérison physique et morale qui suit, racontée à un des chapelains par le malade lui-même :

« Mon Père, je suis un ancien officier de cavalerie. J'ai servi la France pendant plusieurs années, dans les rangs de l'armée active, tant sur son territoire que dans ses possessions algériennes. J'étais lieutenant dans un régiment de spahis, lorsque je me sentis atteint des premières douleurs d'une maladie d'entrailles. Les ardeurs du climat algérien, les privations inévitables qui accompagnent le soldat dans le désert ne tardèrent pas à aggraver l'état maladif dans lequel je vivais. Huit années s'écoulèrent, au bout desquelles je dus renoncer à poursuivre ma carrière, et me vis obligé de revenir demander à la France et à son climat plus sain une amélioration, et, je l'espérais, une guérison complète. Il n'en fut rien. Les douleurs continuèrent. J'avais attendu trop longtemps les soins qui m'étaient nécessaires. Les souffrances devenaient chaque jour plus intensées, lorsque dans une ville de Normandie que j'habitais, j'appris que le Cercle des ouvriers catholiques devait prochainement accomplir un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance à Pontmain. Sans trop me rendre compte de l'impulsion qui me portait à me joindre à ces jeunes gens, je résolus de faire partie de ce pèlerinage. Le jour fixé allait arriver, et j'étais prêt à rompre avec le respect humain qui m'avait arrêté tant de fois dans

l'accomplissement du devoir, lorsque je fus saisi d'une crise telle que jamais, jusque-là, je n'avais autant souffert. Malgré les supplications de ma famille éplorée, je voulus cependant me mettre en marche. Après mille difficultés, qui toutes étaient de nature à me fatiguer et à me rendre plus souffrant encore, j'arrivai à Pontmain. Là je me sentis à l'aise. La prière sortait de mon cœur fervente et confiante, j'osais même solliciter de la très sainte Vierge une complète guérison, me recommandant à sa bonté toute maternelle pour arriver jusqu'à son cœur. Le mieux continuait, je sentais devant l'image vénérée un bien-être que je ne connaissais plus. Je me relevai persuadé que j'étais guéri. Plusieurs années se sont écoulées depuis ce jour. Jamais je n'ai ressenti les douleurs qui m'avaient torturé pendant si longtemps. Je puis vous affirmer, mon Père, que je suis complètement guéri, et sur mon honneur de soldat français, je suis prêt à proclamer devant n'importe qui que je suis redevable de ce bienfait à Notre-Dame de Pontmain. Et non-seulement cette bonne Mère m'a guéri le corps, mais elle m'a guéri l'âme. Je suis revenu à toutes mes pratiques religieuses, et ce respect humain, qui autrefois me retenait loin de Dieu, a aujourd'hui fait place à un véritable désir d'affirmer ma foi et de la pratiquer.

“Gloire soit rendue à Notre Dame de Pontmain !”

Election des candidats à la succession de Mgr Mac-Cabe.

Le *Freeman's Journal* de Dublin annonce que tout le clergé du diocèse s'est assemblé pour procéder au choix des ecclésiastiques qui lui paraissent les plus dignes de succéder au cardinal Mac-Cabe sur le siège archiépiscopal de Dublin.

Cette assemblée a eu lieu au milieu des cérémonies et des préparations d'usage. Après une messe solennelle du Saint-Esprit, l'assemblée est entrée en délibération, et, chacun ayant juré qu'il n'était influencé ni par la crainte, ni par la faveur, ni par quelque motif étranger à l'intérêt de Dieu et de l'Eglise, a mis son vote dans l'urne.

Voici dans quel ordre les éminents candidats ont été choisis :

Le R. docteur Walsh, *dignissimus*, 46 voix ; Le T. R. Mgr Donnelly, archevêque de Canée et évêque auxiliaire du feu cardinal Mac-Cabe, *dignior*, 12 voix ; Le docteur Tynard, *dignus* ; Le T. R. Woodlock, évêque d'Ardagh, 2 voix.

C'est donc le R. docteur Walsh qui réunit le plus de suffrages ; le vénéré candidat, qui est président du collège de Maynooth, est une des gloires du clergé d'Irlande ; il passe pour être favorable au mouvement national.

LES ABRUTIS ILLUSTRES ET LES ABRUTIS GROSSIERS

La vérité élève l'âme vers Dieu. Comme l'encens monte vers les voûtes de nos cathédrales, l'esprit de l'homme doit s'élever vers cette voûte céleste dont Dieu est le couronnement. Mais trop souvent, il s'arrête en chemin et alors, à quelque degré qu'il se soit arrêté, commence ce qu'on appelle l'abrutissement. On pêche contre la vérité de deux manières, ce qui revient à dire qu'on abrutit l'homme de deux façons. Il y a deux sortes d'abrutissements et deux classes d'abrutis : les abrutis illustres et les abrutis grossiers ; l'abrutissement matériel, grossier, conspué, celui des bas lieux, et l'abrutissement spirituel, exalté, glorifié, l'abrutissement illustre.

Les illustres abrutis sont les savants, les littérateurs, les hauts politiques, les grands législateurs qui étudient et savent tout, tout excepté Dieu dont ils se soucient peu et qu'ils effacent complètement du cadre de leurs travaux, qu'ils expulsent, pour ainsi dire, de la catégorie des êtres dont la science s'inquiète. Ce sont des abrutis, car on appelle abrutissement tout ce qui arrache l'homme au sublime degré de noblesse et de grandeur auquel il est appelé, pour le précipiter vers ce qui est bas ; et l'absence de Dieu, l'ignorance de Dieu, l'insouciance de Dieu dans une âme d'homme, constitue une perte de sa dignité, une chute, un abaissement. Mais ce sont des abrutis illustres, ils pèsent les éléments, ils comptent les astres, ils savent pondérer des mots, et aligner des phrases, quelquefois même ils pèsent nos destinées et les jugent. Ils ont, en un mot, tout ce que la langue, mais la langue humaine, appelle illustration.

L'abrutissement grossier est celui qui n'a, pour s'ennoblir, ni les fleurs de la littérature, ni le lustre de la science, ni les lauriers du pouvoir. C'est l'ignorance de Dieu, l'insouciance de nos sublimes destinées, la recherche de tout ce qui peut servir et flatter l'homme animal, l'ignorance complète, mais sans fard et sans prétention, l'ignorance toute nue.

Les hommes d'esprit l'ont appelé grossièreté, et nous avons ainsi deux classes d'abrutis : les illustres et les grossiers. Or, sur lesquels croyez-vous que je m'apitoie davantage ? Ah ! sur les uns et sur les autres. Malheur au pays qui s'asseoit dans la fange, et malheur à celui dont la corruption s'écoule aux brises de la littérature, sur un sol décoré par la science, comme ces fleuves de la Grèce qu'on dit courir à travers des buissons de lauriers-roses ! Malheur au pays qui laisse ses enfants croupir dans une ignorance complète et dans ces ténèbres où s'engendreront bientôt toutes les monstruosités, tous les vices ! Malheur au siècle qui confond l'enseignement avec l'éducation, qui croit que le bien jaillit de la science et de la littérature quelles qu'elles soient, et qu'aligner des mots qui se pondèrent, c'est préparer l'âme de l'homme et des citoyens !

Les deux voies, ces deux méthodes, l'illustre et la grossière, sont

une seule et même voie de perdition, un seul et même abrutissement, et, y eût-il deux abrutissements, lequel voulez-vous que je préfère ?...

“ Viens, mon enfant, dira le prêtre à ces jeunes âmes, viens mon enfant, je vais t'enseigner la vérité : *Credo*, je crois, *Credo*, je crois. Voilà plus que la science, plus que la philosophie ; voilà le mot qui sauve, qui éclaire, qui fortifie, voilà la vérité... Et puis, elle enverra cet enfant par le monde, avec cette seule parole, et à côté de tous vos savants, l'enfant sera plus savant qu'eux ; et à côté de tous vos disciples, il sera plus docile qu'eux ; il sera surtout plus vertueux que les uns et les autres. Voyez-vous, avec son seul mot *Credo*, il comprend tout, il renverse tout : dans ce seul mot il a trouvé le vrai et le bien.

Et ce mot, c'est l'Eglise qui le lui a dit. C'est elle qui lui a donné ce grain de vérité, qui lui a révélé Dieu, qui lui a fait connaître ses destinées immortelles, qui lui a appris la plus simple des prières et lui a dit : “ Va, fils du peuple, va forger le fer, remuer le sable, creuser les canaux, percer les montagnes ; tu as en toi un trésor incorruptible, un encens qui toujours t'élèvera jusqu'à Dieu. Porte haut la tête et ne plie le genou devant personne si ce n'est devant la sainteté, car tu es chrétien et nul n'est plus grand qu'un chrétien si ce n'est un saint.

Le P. Lacordaire :

LA BASILIQUE DU VŒU NATIONAL A MONTMARTRE :

Le Bulletin de l'Œuvre du vœu national, donne les renseignements suivants sur l'état des travaux de cette basilique.

La partie absidale sera achevée cette année. Le comité a voté les fonds nécessaires pour cet achèvement, et sauf le campanile, et, par suite, la chapelle de la Sainte-Vierge, toutes les chapelles de la basilique seront voûtées à la fin de la campagne ; soit les six chapelles circulaires et les six chapelles carrées, ainsi que le déambulatoire, et l'église entière sera élevée de six assises au-dessus du niveau actuel.

Ainsi les souscripteurs auront la consolation, à la fin de l'automne, de voir toute la partie absidale voûtée et couverte, et toutes les chapelles à l'abri de la détérioration que les intempéries ne manqueraient pas d'y causer.

Si l'on pense qu'il sera alors possible de voûter la crypte dans toute sa partie circulaire, on aura la confiance de voir le culte établi très prochainement dans cette partie du sanctuaire, en haut comme en bas, ce qui sera une grande consolation et un grand encouragement.

Au 28 février dernier, il avait été reçu pour l'Œuvre.. 15,299,961.46.
On avait dépensé..... 14,391,324.08.

Il restait en caisse..... 908,637.38.

LA PERSECUTION EN CHINE

Les *Missions catholiques* viennent de donner la nouvelle de récents massacres de chrétiens en Chine. Voici le texte même de la lettre écrite à ce sujet par M. Bourgeois, de la Société des Missions-Etrangères de Paris, pro-vicaire apostolique du Yun-nan, et adressée à M. Chiron, supérieur du séminaire des Missions-Etrangères :

Hong-Pôu-So, le 19 novembre 1884.

“ Monseigneur,

“ *Consummatum est !* L'œuvre d'iniquité est accomplie. Le sang des martyrs a coulé plus abondant que dans n'importe quelle persécution suscitée en Chine. Je vais vous donner les détails parvenus à ma connaissance. Vendredi dernier, toute la journée se passa dans la tristesse ; à chaque instant on venait m'avertir que la nuit suivante devait voir l'extermination du nom chrétien. J'envoyai encore mes deux catéchistes au prétoire : les deux mandarins leur conseillèrent de traiter avec les brigands. Je donnai plein pouvoir à mes catéchistes, leur disant que j'offrais de bon cœur ma tête et tout ce qui m'appartenait pour sauver mes néophytes. Afin de mieux nous tromper, les mandarins dirent qu'il ne s'agissait que de trouver quelques centaines de taëls pour les distribuer aux neuf ou dix chefs de brigands, que le lendemain on traiterait à l'amiable, qu'en attendant on devait se tenir tranquille, et surtout qu'aucun chrétien ne devait paraître dans les rues. Ils allaient, ajoutaient-ils, “ envoyer des expès dans toutes les directions, pour “ empêcher les divers corps d'entourer la ville et le *Kin-tang* “ (église.) Toutes les portes et les murs eux mêmes étaient gardés.” Ce jour-là, une bonne partie de mes chrétiens étaient sortis de la ville pour aller chercher un asile à la campagne, soit chez des païens, soit dans les ravins et les rochers ; il n'y avait avec moi que dix hommes capables d'opposer un peu de résistance.

“ Mes dix chrétiens voulurent rester avec moi, malgré le danger certain qui les menaçait. Vers les neuf heures du soir, je leur dis, inspiré par mon bon ange :

“ Toute résistance est inutile ; le meilleur parti est encore de “ chercher à nous évader ; c'est chose difficile humainement, mais “ rien n'est impossible à Dieu. Si c'est sa sainte volonté, il saura “ bien nous protéger dans notre fuite ; s'il veut que nous mourions, “ soyons heureux de verser notre sang pour sa cause, mais prenons “ en même temps tous les moyens de la prudence ordinaire pour “ nous sauver.”

“ Mes deux catéchistes furent de cet avis, et nous nous préparâmes à exécuter notre projet. Le jardin du *Kin-tang* donne sur les murs de la ville ; mais le *Sy-men* (porte de l'occident) est aussi à côté et est rempli de gardes en bas et en haut.

Mes chrétiens sont d'avis d'attendre après minuit, alors que les gardiens sont endormis ; mais, en sortant à pas de loup dans le jardin, j'entends un homme du prétoire dire aux gardiens :

“ Veillez bien, le mandarin va venir inspecter les portes après minuit. ”

“ Je soupçonne une ruse et je presse mes chrétiens de partir. On applique une échelle contre le mur intérieur et chacun de nous, muni d'un drap attaché aux créneaux, descend, ou plutôt se laisse glisser en dehors de la ville, à cinquante mètres du poste du *Sy-men*, dont les lumières de l'étage supérieur s'éteignent juste au moment de l'évasion. Malgré le bruit de plusieurs tuiles qui roulèrent à terre, par une protection visible de Dieu nous n'attirons l'attention de personne. Décrire toutes les vicissitudes, toutes les chutes, tous les divers accidents de la route, par une nuit obscure, serait trop long.

“ Nous n'avions pas fait trois *ly* à travers des chemins détournés, que nous voyions brûler la maison d'un chrétien nommé *Niên* à quatre *ly* de la ville. Peu de temps après, nous entendons un tumulte épouvantable sur les remparts, parcourus en tous sens par des hommes armés de torches. A un coup de canon dirigé sur le *Kin táng* succède une immense clameur ; bientôt la façade extérieure de ma maison, des deux écoles, d'une autre maison chrétienne contiguë, apparaît en flammes. Tout a été pillé, consumé, et ce qui dépendait de l'église et ce qui était la propriété des chrétiens. En ville et à la campagne, on a tué, saccagé, brûlé ce qui appartenait aux néophytes.

“ Après avoir tout ruiné à *Kièou-ia-pin*, ces bandits se sont portés à *Lo-he* (à deux lieues de *Kièou-ia-pin*) qui, dit-on, a été encore plus maltraité. Les hommes, les femmes et les enfants qui ont refusé d'afficher le *On-isy-pay* (tablette païenne) ont été passés au fil de l'épée. La rage de ces monstres n'est pas encore satisfaite; ils cherchent dans les montagnes, dans les forêts même distantes de plus de cent *ly* (dix lieues,) les maisons de païens soupçonnées de recéler des chrétiens ou des objets leur appartenant, et ils tuent ou pillent les païens qui ont offert un asile à de malheureux innocents...

“ N'ayant aucune nouvelle certaine, je ne puis vous énumérer exactement les victimes ; mais, d'après la renommée et vu la rage des persécuteurs obéissant à un mot d'ordre venu d'en haut, et se sachant parfaitement sûr de l'impunité, le nombre des martyrs est très considérable et dépasse peut-être plusieurs centaines. Les pertes matérielles sont immenses. A *Kièou-sa-pin*, et à *Lo-he*, plusieurs centaines de mille francs en maisons, marchandises, meubles et immeubles, ont été pillées ou brûlées. A part deux familles qui ont accepté le *Ont-sy-pay*, tous ces héroïques chrétiens ont mieux aimé mourir que de se souiller par une apostasie. D'après les pièces qui m'ont été communiquées, je suis sûr que cette persécution vient de nos mandarins locaux et de notre vice-roi, qui a envoyé à tous ses subalternes un ordre secret d'exterminer les chrétiens et de tuer les missionnaires français.

“ Voici maintenant les principaux épisodes de notre évasion. Après six heures de marche au milieu des champs de riz, des rochers et des difficultés de toutes sortes, nous étions parvenus sur la crête de la montagne. Nous devons passer à *Sim-Kaitsy*, gros marché à six lieues de *Ki'ou ia-pin*, vers les dix heures du matin. Nous craignons fort qu'on ne vint nous arrêter : le marché était en armes. Tout était en émoi à notre passage ; on nous regardait comme des bêtes fauves. Quelques cris : “ Arrêtez-les ! ” se firent entendre ; nous fîmes semblant de ne pas comprendre et continuâmes tranquillement notre route.

Arrivés à *Ma-ch'ang*, chrétienté où réside un prêtre chinois, nous avons pu prendre enfin un peu de repos et de nourriture ; je pensais passer la nuit chez le Père *Mey* et partir le lendemain, dimanche, après la messe. Nous avons compté sans nos ennemis qui nous poursuivaient jusqu'à *Ma-ch'ang*. Ma tête était mise à prix à quatre-vingts taëls ; celle de mes catéchistes à quarante. Dieu nous entoura encore de sa protection ; un ami païen de *Sentsy* nous envoya prévenir en toute hâte et nous prîmes gagner le fleuve avant l'arrivée des brigands. Tous les chrétiens de *Ma-ch'ang* ou presque tous passèrent le fleuve et se mirent à l'abri. Pour nous, nous louons une barque dans le dessein d'aller jusqu'aux limites du *Su tchuen* ; mais, après nous avoir conduits six ou sept *ly*, les barquiers s'arrêtèrent et nous envoyèrent coucher chez une famille de *Lolos*. Le lendemain dimanche, on nous fit dire qu'il n'y avait plus de barque disponible. Nous prîmes alors la route de terre et nous parvînmes vers les dix heures à *Pé-gny-po*, chez une pauvre famille chrétienne *Li'ou*.

“ Le lendemain lundi, une dizaine de chrétiens de *Tag-pin-tchang* vinrent se joindre à nous et nous conduisirent, à travers des chemins impossibles, au sommet d'une montagne où nous fîmes halte ; puis nous revînmes à *Ma-ch'ang* par une autre route. A *Ma-ch'ang* et à *Ke-ti jin*, on n'a pas encore brûlé les maisons, mais on a enlevé toutes les provisions, pillé tout ce qui peut s'emporter. Un chrétien, nommé *Tang*, a été tué ; un autre a été pendu par les bras et les cheveux, j'ignore s'il est mort ; l'institutrice *Tchén* qui n'avait pas fini avec les autres, a été dépouillée de ses habits et a subi d'horribles traitements. Il y a bien d'autres victimes probablement, mais je n'ai pas encore de détails.

“ Nous avons pu enfin louer une barque et arriver ici. En l'absence du Père *Barry*, les chrétiens de *Hông-pou-so* nous ont cordialement reçus. Tout danger n'est pas passé ; cependant dans cette province je me crois plus en sûreté que partout ailleurs. D'ici j'enverrai le plus tôt possible prendre des nouvelles de mes pauvres chrétiens ; grâce à des emprunts, je porterai tous les secours possibles à mes chers persécutés, dont beaucoup mourront de faim et de misère dans leurs retraites au milieu des forêts et des montagnes. Que le bon Dieu ait pitié d'eux ! ”

LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MARTHE LACHÈSE. (1)

I.

On le sait, le quartier de Paris appelé faubourg Saint-Honoré est favorisé d'une préférence marquée par l'aristocratie de la finance comme aussi par les étrangers. Les élégances exotiques y avoisinent les millions français. Les unes et les autres sympathisent singulièrement ensemble et, par une convention tacite, sans jamais s'être donné rendez-vous, toutes et tous se rencontrent et se saluent, tantôt dans les grandes salles de fête, tantôt sous les ombrages des Champs-Élysées, tantôt et surtout dans les allées de ce bois, loin duquel, à Paris, un femme du monde se croirait à demi une exilée.

À cent pas environ de Saint-Philippe du Roule, dans une rue dont une partie vient d'être renversée par le brutal marteau de la démolition, s'élevait, il y a peu d'années, un hôtel encore plus spacieux et plus soigneusement orné que ceux d'alentour. Au travers de toutes les fenêtres, on voyait des draperies de soie, des franges éclatantes. Des meubles dorés, des lustres et des girandoles se dessinaient dans la pénombre des appartements. Un balcon large comme une galerie régnait tout autour de la maison : mais, sur un des côtés, changeant subitement de forme et de destination, il se transformait en une serre dont les vitrages laissaient apercevoir les plantes les plus rares et les plus précieuses.

Une grille fermait l'entrée de cette splendide demeure, mais n'empêchait pas le passant de reposer ses regards sur quelques beaux arbres, sur des gazons veloutés et des corbeilles de fleurs vivaces.

Un pareil séjour, dans un des quartiers les plus luxueux de Paris, ne pouvait convenir qu'à des privilégiés de la fortune...

En effet, il portait, du chef de son propriétaire, un des noms les plus connus, les plus salués dans les hautes régions de la finance. Lorsqu'on disait l'*Hôtel Suber*, on n'avait pas besoin d'ajouter le moindre commentaire.

Le baron Rodolphe Suber occupait à Paris une position qui devait souvent troubler le sommeil ou enflammer les rêves de tous ces chercheurs d'or dont la France possède aujourd'hui plus de légions que la Californie. Il était envié ! En même temps, chose rare parmi les financiers, il était sincèrement et justement estimé.

(1) Bray et Retaux, Libraires-Éditeurs, 28 rue Bonaparte, Paris,

Il avait épousé une créole bésilienne. La beauté et la grâce de cette jeune femme faisaient non moins bruit à Paris que l'opulence et la distinction de son mari.

Seule, une fille était née de cette union. Vraie perle précieuse, fleur à peine épanouie, elle s'appelait Marguerite.

Tout souriait à ces trois êtres beaux, intelligents, bons. La vie marquait pour chacun d'eux une heure différente sous un même soleil radieux...

Mais qui a vu un navire voguer sur la haute mer ? Sa puissante carène fend les eaux, ses voiles sont gonflées, tous ses pavillons flamboient dans les airs. Il se balance majestueux entre le ciel qui rayonne et le miroir limpide où son image glisse avec lui. Il porte des trésors, il brave les ouragans... Tout à coup, sans même que la nature se trouble, il rencontre un courant, un abîme l'attire, il tournoie un instant... et puis, tout disparaît, l'abîme saisit sa proie, l'onde se referme sur le beau navire enseveli.

Il est des vies humaines pareilles à ce beau navire. Brillantes comme lui, elles voguent à pleines voiles sur des océans plus perfides encore que ceux qui relient les continents.

O notre siècle d'agiotages ! combien de désastres verra-t-il se produire ? Combien en a-t-il déjà vu ? Où sont plusieus de ces grands héritages légués par dix générations ? et même beaucoup de ces patrimoines secondaires, acquis peu à peu par l'ordre et le travail ? Que sont devenues tant de familles honorées, distinguées, dont la situation paraissait inébranlable et l'avenir riche de tous les espoirs ? Comme celui des vagues, plus encore peut-être, le flux et le reflux des millions peut faire éclater des tempêtes, oui, des tempêtes qui broient, tuent, engloutissent et ne rejettent sur le rivage que des épaves et des êtres meurtris.....

Un de ces souffles mortels passa un jour sur cette bruyante arène qui se dresse dans une des rues de Paris : cette arène où les fortunes s'entrelacent, s'entredévorent. Et le soir de ce jour-là, l'hôtel Suber, si étincelant, si animé d'ordinaire, resta sombre et silencieux. Il fut pareil à un tombeau.

Toutes les richesses, les joies, les espérances d'une famille étaient anéanties, et deux vies humaines, atteintes violemment, se débattaient contre la mort.

Cette lutte dura peu. La vie triompha. Le millionnaire devenu un pauvre, la femme du monde jetée désormais à la pitié de ses envieux, étaient aussi un père, une mère... Le lien qui les retenait sur la terre fut plus puissant que ceux qui s'étaient brisés.

Au lieu de fléchir comme eux, leur fille avait trouvé des forces dans son effroi. Le coup de foudre l'avait fait se jeter debout frémissante. L'heure qui crucifie est quelquefois l'heure qui relève.

Les Suber n'avaient pas de parents à Paris. La famille, ce doux refuge où, quoiqu'il arrive, se trouvent encore les plus solides appuis, était pour le baron, éparse dans les provinces du Languedoc ;

pour la baronne, elle demeurait au loin, sur des rives enchantées, au fond des *haciendas*, dans des plaines aux noms harmonieux.

Seuls, des amis leur restaient. Mais, qui ne sait combien ce nom d'ami, si facilement donné, si courtoisement accepté, est usurpé souvent !

D'ailleurs, malgré son extrême jeunesse, Marguerite Suber ne voulait écouter que son épouvante. La terreur, l'amour filial, l'honneur, se réunissaient pour la maintenir ardente sur la brèche ; pour lui faire assumer sur sa frêle tête tout ce qu'elle pouvait saisir des responsabilités de la situation.

La liquidation de la maison de banque se poursuivait activement. Les remboursements opérés chaque jour étaient formidables. Mais la dette demeurait plus formidable encore.....

Les valeurs allaient être épuisées. Le château situé près de Juvisy fut mis en adjudication. Dès le lendemain, Marguerite fut avertie qu'il était urgent de se défaire de l'hôtel.

Peu de temps après, on commença l'enlèvement des objets d'art et du mobilier.

Quelques jours plus tard, un joaillier en renom fut appelé pour estimer les diamants de madame Suber.

Etendue sur une chaise longue, brisée par les crises nerveuses, la pauvre femme regarda examiner, peser ces splendides parures, ces pierres rayonnantes qui, pour elle, rappelaient jusqu'au sol natal. Elle voulait au moins les protéger contre les cupidités mercantiles.

Près d'elle était assise Marguerite, les yeux brûlés par la fatigue et par les pleurs.....

.....
A cette heure même, marchant d'un pas encore agile, un homme suivait la rue du faubourg Saint-Honoré. Cet homme était grand, sa maigreur donnait à son corps un aspect presque flexible, et ses deux longs bras pendaient machinalement à ses côtés.

A ses vêtements on voyait qu'il était pauvre ; à sa physionomie fine et expressive, on devinait qu'il était ou poète ou artiste, et, dans tous les cas, certainement rêveur.

Aussi bien il rêvait en marchant ainsi, tout droit devant lui, dans cette interminable artère parisienne qui, au milieu de son parcours, ne peut s'empêcher de changer de nom, pour essayer de tromper un peu la fatigue et l'impatience du passant.

Et il voyait de si jolies choses dans ce rêve... Un bois touffu, aux perspectives élyséennes : un parc aux allées sinuuses, aux fleurs diaprées : et puis un vieux castel dont le soir dorait les fenêtres ogivales, dont les grands toits en pente cachaient des nids d'oiseaux ; et, sur le perron de ce castel, un petit homme légèrement bossu, qui allait, venait, s'agitait, protégeait ses yeux de sa main pour mieux regarder sur la route, et s'écriait tout à coup :

— Le voici, le voici, allumez un feu de joie !

A cette dernière image, à ce cri entendu dans les lointains du passé, le vieillard essuya sa paupière avec le bout de son doigt...

Hélas ! il y avait longtemps que le feu de joie était éteint, longtemps que le petit homme avait quitté le perron sculpté pour une tombe sous la terre, que le castel abritait des inconnus, que le bois était tombé sous la main d'un industriel...

Il avait appris tout cela peu à peu, le pauvre artiste, comme on boit goutte à goutte un breuvage amer... Et si, tout à coup, les douceurs évanouies étaient venues resurgir devant son cœur, c'est qu'au tournant de la rue Royale, il avait aperçu une grande affiche jaune sur laquelle s'étaient ces mots :

“ Train de plaisir pour la Bretagne. ”

Et ce nom de la Bretagne, vrai enchanteur, avait soudain évoqué des ombres...

Toutefois, le vieillard ne perdait pas de vue le but vers lequel il se dirigeait. Arrivé au-delà de Saint-Philippe du Roule, il franchit deux ruisseaux, se faufila entre cinq ou six voitures, et pénétra enfin dans la rue où s'élevait l'hôtel Suber.

Il se dirigea vers la grille de bronze dont il admirait toujours les ornements délicats. Il n'eut qu'à la repousser de la main. Le joaillier l'avait laissée ouverte.

Le nouveau venu entra dans la cour et se disposait à avertir le concierge de sa présence, quand il s'arrêta brusquement. Il avait bien lu, sur le mur de l'hôtel, cette phrase inattendue : *Maison à vendre*. Mais si charmante, si splendide que soit une demeure, tous les jours, soit pour une raison, soit pour une autre, on peut avoir envie de la quitter, d'en chercher une plus grande ou dans un autre quartier... Cette phrase n'avait donc éveillé en lui qu'une vive surprise, mêlé d'un sentiment de regret. Elle était si riante cette maison, avec sa serre fleurie, son jardin, ses beaux appartements où l'air circulait ! Il découvrait soudain qu'il s'y était habitué lui-même.

Mais, dans la cour, ce ne fut plus la surprise ni le regret, ce fut l'inquiétude qui le saisit : inquiétude vague, indéfinie, il sentait *quelque chose* dans l'air...

Deux hommes, assez bien mis, s'étaient arrêtés devant les servitudes. Aidés du principal cocher, ils examinaient un cheval dont la robe gris pâle, la longue queue flottante, la jambe nerveuse et surtout le grand œil velouté annonçaient assez la race incomparable.

Stanislas Jacob le connaissait, ce cheval. Il l'avait caressé, il lui avait dit des mots tendres, un jour qu'il l'avait vu suivre pas à pas mademoiselle Suber dans le jardin, et prendre délicatement dans ses mains le pain qu'elle lui présentait.

(A suivre.)

Dieu contemple avec amour une âme pure et fidèle ; Il lui accorde tout ce qu'elle demande.

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
II Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Frère Ismind Edouard—Artémise Picard—Janvier Émond—John Freeny
—Marie Morin—James Finnan—Marie Ferland—Angèle St Jacques—F.X.
Desormiers—Corinne Généreux—Joseph Bélanger—Pélagie Robichaux—
Emélie Couillard—Catherine Summers—Rose Hébert—Catherine Huarde
—Mary Woods—M. Lanctot—Gervais Ducarie—Phileas Leblanc—Pierre
St Denis—John McDonald—Vincent Perdon—Marie Wilocan.

DE PROFUNDIS.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé e des Communautés.

L'immense clientèle du clergé et des communautés, qui nous honore de son patronage a pu constater que nous n'épargnons rien pour perfectionner de plus en plus ce département. Nos deux agences Européennes de Tissus noirs nous donnent des avantages de bon marché et de qualité qu'on ne saurait égaler.

Nous avons l'assortiment le plus complet de **MERINOS DOUBLES**, à soutanes.

SAYS FRANÇAIS dans six prix différents.

Nos Says ont été comparés avec tous les says importés et ont été reconnus supérieurs en tous points.

CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés religieuses seront datées à 6 mois du 1er mai 1886.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues **STE-CATHERINE & ST-ANDRE**
MONTREAL.

GRANDE FONDERIE DE CLOCHES



BURDIN Aîné

Rue de Condé, 28

LYON, FRANCE.

Représentée à Montréal par M. R. Beullac, 229 Notre-Dame

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux Etc., avec soin, et dont ils garantissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire Etc.

Ils fabriquent à des prix qui défient toute concurrence, les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main les modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etats-Unis en s'adressant à :

O. M. LAVOIE-D A. BEAULIEU

231 NOTRE-DAME CENTRE 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

NO 15 Rue CLAUDE, No 15

MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc.

Service prompt

HURTEAU & FRERE,

92 Rue SANGUINET.
MONTREAL.

REMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général :

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagers.



SON REMÈDE SOUVERAIN contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epiceries.

25 Cts

Employez les

Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE
CHAPELIERS PARISIENS

21 rue St-Laurent

MONTREAL.

CLOCHES D'EGLISES

The Jones Bell foundry Co

TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK

LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST.-NICHOLAS

MONTREAL.

AGENTS DE

LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,

Fabricants de sommiers en er.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

ART RELIGIEUX

SCULPTURE — DORURE — PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux, etc., etc., etc.

LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,

RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Épargne.

MENEELY BELL COMPANY

A TROY; ETAT DE NEW-YORK.

Spécialité de CLOCHES et de CARILLONS

POUR LES EGLISES

FABRIQUE GARANTIE

Catalogue illustré envoyé sur demande, gratis.

S'adresser : **CLINTON H. MENEELY BELL COMPANY,**
Troy, N.-Y., U. S. A.

1500 PONDEUSES AUTOMATIQUES

Vendues depuis JANVIER avec espérance d'en vendre 1500 autres. Avantages : les poules, rats, chats, etc., ne peuvent manger les OECFS qui sont conservés frais et propres. PRIX 40cts et 75cts. Cette dernière est complète avec boîte.

A VENDRE EN GROS ET EN DÉTAIL PAR

L. J. A. SURVEYER

MARCHAND FERRONNIER,

1583 RUE NOTRE-DAME, (En face du Palais de Justice)

PERRAULT & MESNARD,

ARCHITECTES

93, 99 Rue Saint-François-Xavier, 93, 99

Boîte 1414, P. O.

MONTREAL.

GABOURY & GADIEUX

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents, résidences, à la Campagne et à la Ville.

REPARATIONS exécutées à bref délai à PRIX MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,

MONTREAL.